

Hammam



Nouvelle extraite du recueil à paraître

Les Oisillons et autres récits

Dania Stefanova

Copyright © 2026 par Dania Stefanova
Tous droits réservés.

Casablanca, août 1998

Aucun homme n'avait jamais pénétré dans les salles du hammam réservées aux femmes. Même les garçonnets restaient absents des salles suintantes d'eau chaude, où se mêlaient des corps féminins dénudés.

— Le regard curieux n'est pas forcément hostile, m'avait-on prévenue avant que je n'atterrisse à Casablanca.

— Si les femmes t'observent sans gêne, c'est uniquement par curiosité. N'y vois pas un signe d'hostilité.

Dans le hammam de ce quartier populaire, le regard indigène exprimait autant de curiosité que le mien. Les femmes du coin m'avaient vite remarquée car ma peau claire et mes cheveux châtais d'étrangère me distinguaient des femmes berbères venues se laver au hammam. Elles me dévisageaient de loin, sans oser m'aborder. J'étais pourtant placée sous le chaperonnage de ma belle-sœur, habituée des lieux.

— Tout le monde croit que t'es une cousine de Fès en visite, me chuchota-t-elle. Certains Fassis avaient, semble-t-il, les cheveux blonds et le teint clair.

J'agissais en curieuse, moi aussi. Assise sur un minuscule tabouret en plastique, ne portant qu'une culotte que je n'avais pas voulu enlever pour ne pas me retrouver complètement nue, je m'aspergeais d'eau tout en observant le tableau vivant du bain maure. Je me demandais si je ne l'avais pas déjà vu figé sur la toile d'un peintre orientaliste.

Était-ce bien Delacroix qui avait séjourné au Maroc ? Je tentai de me rappeler ses esquisses marocaines, notamment celle représentant des Bédouins priant dans le désert. Delacroix les avait peints les bras levés vers le ciel, chacun tourné dans une direction différente. C'était, pour le moins, une représentation curieuse de la prière musulmane, parce que les musulmans prient face à La Mecque, alignés en rangs serrés et ordonnés, sans agiter les bras dans tous les sens. Je pensais que Delacroix avait été victime de son imagination européenne ; que le soleil marocain avait eu raison de son pinceau ; que le thé à la menthe s'était comporté comme une substance hallucinogène. Mais une chose restait certaine : jamais Delacroix n'aurait pu pénétrer dans un hammam réservé aux femmes.

Je mis du rhassoul sur mes cheveux en suivant les instructions de ma belle-sœur, puis jetai un coup d'œil autour de moi. Quelques femmes circulaient de salle en salle, charriant de grands seaux d'eau chaude. La plupart des baigneuses, cependant, se tenaient assises sur les dalles mouillées du hammam ou – comme moi – sur de petits tabourets en plastique. Elles s'enduisaient le corps de pâte de henné, se badigeonnaient la poitrine de savon noir, s'exfoliaient la peau à l'aide d'un gant de crin appelé *kharka*. Elles défaisaient leurs longs cheveux, les peignaient, puis les enduisaient de rhassoul ou de henné.

Une jeune femme au corps harmonieux et mince s'était allongée sur un tapis de bain, non loin de moi, et se massait lentement les seins et le ventre. Toutes les femmes – jeunes ou âgées, belles ou difformes – se savonnaient les cuisses sans se presser, soulevaient leur poitrine avec des mains pleines de mousse et laissaient leur gant de toilette s'attarder sur l'entrejambe. Aucune d'elles ne faisait montre de pudeur.

Les voyant ainsi, nues ou presque, je me demandai quelle était leur tenue de ville. La fille allongée, qui se caressait le corps, portait-elle des vêtements occidentaux ou un djellaba ? La femme qui palpait soigneusement son ventre sortait-elle dans la rue les cheveux serrés sous un foulard ? Dans le hammam des femmes, le corps ne heurtait aucune limite. Je pouvais seulement supposer que les quelques jeunes filles arborant des marques claires de bikini sur leur peau nue affrontaient la plage en tenue de baignade occidentale.

La veille de ma visite au hammam, mon mari et moi avions dîné chez son cousin, dont l'épouse était une jeune femme élégante, instruite et active, portant un foulard lorsqu'elle quittait son domicile. Après le dîner préparé en notre honneur, alors que je me trouvais seule avec elle dans sa chambre à coucher en train d'admirer la broderie d'un caftan, elle ouvrit – pour donner suite à je ne sais plus quel propos – une encyclopédie médicale au chapitre « Conception de l'enfant ». Elle lut et commenta le comportement des spermatozoïdes, puis enchaîna sur l'acte sexuel, le plaisir et l'orgasme. Une telle précision dans les termes me fit transpirer sous ma robe d'été. Pour tenter de cacher ma gêne, je fis mine de regarder le livre avec davantage d'attention, en mon for intérieur déplorant cet embarras que je n'aurais pas dû ressentir à mon âge, croyais-je. Mais je me savais aussi déstabilisée par mes propres représentations. J'avais supposé, sans même m'interroger sur le bien-fondé de mon idée préconçue, qu'une femme dite « voilée » ne pouvait être que pudibonde et ignorante des choses du sexe. Quoi qu'il en soit, aucune fausse pudeur ne ternissait la conversation de notre hôtesse. J'en conclus qu'elle me parlait ainsi car nous étions un jeune couple censé mettre en pratique, dans la chair et dans les faits, les données de l'encyclopédie médicale.

Dans le hammam, repensant à cet épisode de la veille, entourée de trois seaux d'eau chaude, j'entrepris de me nettoyer les côtes. La saleté et les peaux mortes tombaient au sol. La crasse

disparaissait sous le gant de crin. Les talons perdaient leurs écailles. La peau se révélait douce et rose comme celle d'un petit cochon. Elle devenait souple et satinée grâce à ces moyens traditionnels peu coûteux : gant de crin, savon noir, rhassoul (pâte faite de roche argileuse de Fès, de lavande, de pétales de roses séchées et de clous de girofle). Je pensai à tous les produits de beauté que j'avais à la maison : crèmes, lotions, sérum, cosmétiques pour chaque recoin de l'épiderme, onguents coûteux promettant la douceur, l'hygiène et la beauté du corps. Par exemple, pour avoir une peau lisse et douce au toucher, je m'étais équipée d'un tube de crème exfoliante coûtant soixante fois le prix de l'entrée au hammam – pourtant nettement moins efficace pour révéler la délicatesse de mon épiderme que cette séance au bain maure.

Ma belle-sœur me frotta longuement le dos avec la kharka et vida un seau d'eau chaude entier sur ma tête, d'un geste rapide et inattendu. Je suffoquai. J'étais quelque peu inquiète d'être enceinte car la chaleur dégagée par le hammam me paraissait nocive pour un futur bébé. Je restai assise sur le tabouret, essayant de calmer le rythme de mon pouls et celui de mes pensées. Des silhouettes féminines bougeaient devant mes yeux embrumés par la vapeur. Je vis une femme, maigre à l'extrême, qui s'avancait vers l'un des coins de la salle. Malgré sa maigreur, son ventre pointait sous sa peau tendue et je la crus enceinte, m'étonnant de son état, car je pensais que le corps féminin avait besoin d'un pourcentage décent de masse grasse avant de pouvoir entamer une grossesse. Ma belle-sœur, qui avait fait le tour du hammam pour s'enquérir des commérages du quartier, m'informa que la femme n'était plus enceinte : elle avait accouché il y a dix jours. C'était sa première sortie au hammam depuis la naissance de son enfant.

J'avais bien remarqué que la maternité laissait des traces sur de nombreux corps, notamment des marques de césarienne. Plusieurs femmes portaient une raie sombre qui leur fendait le ventre en deux, du pubis au nombril – comme une fermeture éclair – comme si le vagin avait refusé de s'arrêter à l'endroit qui lui avait été assigné, préférant continuer sa route, agressivement, en dehors de toute considération anatomique. Cette taillade m'impressionnait, mais les femmes qui la portaient ne semblaient pas en faire grand cas. On m'avait dit que les césariennes étaient courantes dans le pays, et j'en avais la confirmation sous les yeux. Serait-ce aussi mon lot, un jour, de porter cette cicatrice au ventre ? Cette idée me faisait frissonner d'appréhension.

Ma belle-sœur m'interrompit dans mes divagations anatomiques. Sachant que je voulais acheter des cornes de gazelle et des briouates farcies d'amandes grillées, elle m'indiqua qu'une de ses voisines, qui se lavait dans l'une des salles du bain maure, faisait des gâteaux délicieux qu'elle vendait par fournée de cent à un bon prix. Elle alla la chercher et la femme vint vers moi, accompagnée de deux fillettes dont le corps était enduit de pâte de henné. Alors, ma belle-sœur pointa son doigt vers le ventre de sa voisine et cria : — Césarienne ! Je fus, pour le moins, surprise

par cette présentation, peu habituelle à mon sens. La femme portait, elle aussi, une cicatrice du nombril au pubis : elle avait accouché de ses trois enfants par césarienne – comme ma belle-sœur, d'ailleurs. Il me sembla que son cri rebondissait en écho sur les murs du hammam : « Césarienne ! ...rienne ! ...ienne ! »

La femme ne s'était pas vexée par cette exclamation abrupte. Nous nous embrassâmes et conclûmes le marché : je lui commandai ainsi deux douzaines de gâteaux que j'avais prévu d'emporter avec moi dans l'avion de retour.

J'avais remarqué qu'on venait au hammam en petits groupes. Cela facilitait certains gestes d'hygiène, comme se faire laver le dos. L'accouchée, au dixième jour de ses relevailles, était accompagnée de deux femmes qui semblaient n'avoir d'autre souci que de s'occuper d'elle. Elles la lavaient soigneusement, de la tête aux talons recouverts de henné. Ces manipulations sur son corps accaparaient tant mon attention que j'en oubliais de me rincer pour les observer. L'accouchée s'allongea sur les dalles et les deux femmes s'assirent l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Elles replierent leurs jambes en posant leurs talons sur ses hanches. Se tenant par les mains au-dessus de la jeune mère, elles exercèrent de légers mouvements de pression sur ses hanches et son bassin.

— C'est pour aider à remettre les os en place, commenta ma belle-sœur.

Puis, l'une des femmes changea de position et s'assit face aux jambes repliées de la jeune maman. Elle plaqua son pied sur le pubis de la protégée, en poussant lentement. Toutes ces opérations, effectuées sans hâte, prenaient beaucoup de temps. L'accouchée fut finalement rincée ; les deux femmes l'enveloppèrent de linges, et toutes trois sortirent du hammam.

Quant à moi, j'étais également arrivée au bout de mon bain et de ma résistance à la chaleur. Ma belle-sœur insistait pour m'apporter d'autres seaux remplis d'eau (très) chaude, mais j'en avais assez de cet air lesté de vapeur et de chaleur. Je me levai et m'avançai vers la sortie, sans tenir compte de ses protestations. M'enveloppant dans un grand linge, je m'assis dans la salle d'habillage. L'air ambiant redevenait respirable pour mes bronches. Des effluves de menthe rentraient dans mes narines. Une femme, intendante du hammam, me proposa une tasse de thé. Sachant combien il serait chaud et sucré, je déclinai poliment, n'osant avouer que je rêvais de boissons fraîches et gazeuses enfermées dans des canettes givrées. On m'avait souvent affirmé que rien n'était aussi efficace pour combattre la chaleur que le thé chaud et sucré, mais mon séjour casablancais m'avait prouvé que cette recette ne marchait pas pour moi. De toute façon, au bout d'une semaine de consommation intensive de thé à la menthe, je ne pouvais plus sentir ce breuvage tant il m'écoeurait.

En attendant que ma belle-sœur sorte à son tour des salles humides, je me séchai et m'habillai, enfilant le djellaba qu'on m'avait offert simplement par-dessus mes sous-vêtements, sous les regards étonnés de deux vieilles femmes qui, elles, portaient sarouels et longues chemises sous

leurs djellabas. Pas mal, leur truc du bain maure, me dis-je, me promettant de chercher un hammam une fois rentrée dans ma ville, à la fin des vacances.

Quelques semaines plus tard, de retour dans ma salle de bains familiale, je me souvins de ma velléité de trouver un hammam local. J'y pensai un instant, puis abandonnai l'idée. C'est que je me trouvais bien à l'aise parmi les crèmes et potions que je venais d'acquérir au prix fort : hydratantes, lissantes, contre les ridules et les pattes d'oie, pour les yeux, les lèvres, le cou, le buste, les cuticules et autres particules indésirables. Certaines crèmes ressemblaient à de la chantilly rose pâle ; d'autres embaumait les agrumes ou la rose. Une potion ressortait du lot : celle qui promettait de m'aider à lutter contre les vergetures pendant les mois de grossesse qui m'attendaient.